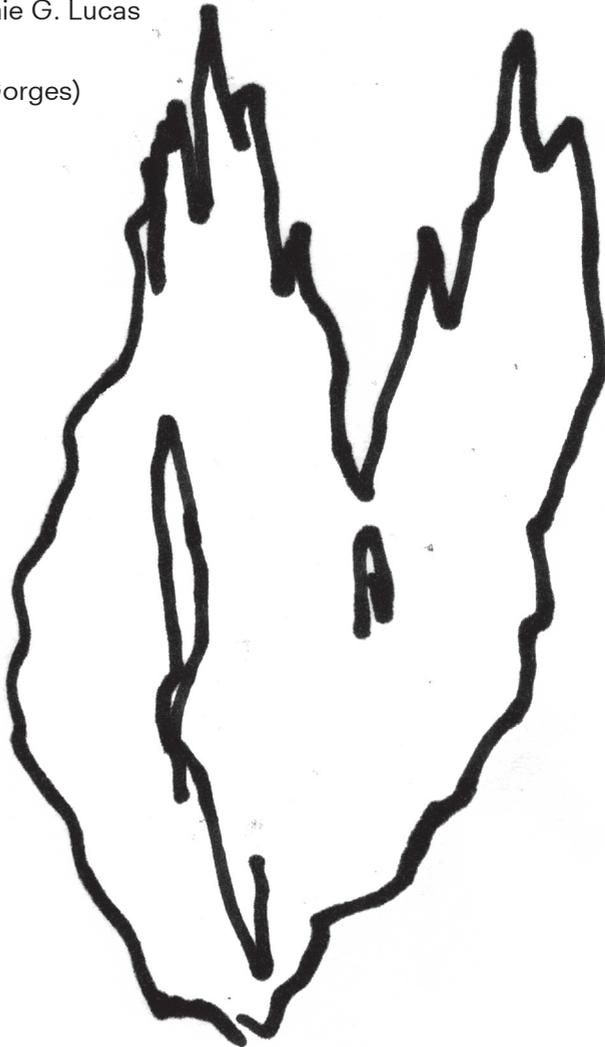


« ENTREVUE », questions à...

LUC BÉNAZET

Entretien conduit par Sophie G. Lucas
avec les élèves de 1^{ère} L
du lycée Charles Péguy (Gorges)



MIDIMINUITPOÉSIE#16
DU 7 AU 11 DÉCEMBRE 2016 - Nantes

Dans vos livres vous vous exprimez sur le fait que le langage peut éloigner comme rapprocher. La manière dont vous écrivez ne met-elle pas justement une distance entre le lecteur et vous ?

Lorsque je suis face à un mur, le mur est un repère qui me permet d'éprouver sensiblement la distance qui me sépare de lui. Et puis, cette distance devient elle-même objet de conscience. Alors, une fonction du mur peut être la création d'un espace mental dans lequel il s'agit de m'orienter : un espace de pensée. Pourquoi ne pas dire que la poésie est une pratique face au mur ? Au sens où, avec le lecteur, il s'agirait de regarder en direction du langage, et de lui adresser une parole. L'idée selon laquelle nous ne serions pas séparés du langage, - nous le posséderions comme s'il était notre bien, me semble fautive. Elle contredit l'expérience que j'en ai.

**À aa gvvv visjônage d'11111 d'èv
perrf& r'mznce sonor' komm
"ngt faites v os plku lillîre àûsi
f#\$luidement çee sw fhui" / rttes
dee €let\$tres ¿ «
Traduction : Après visionnage d'une
de vos performances sonores, on se
pose la question : comment faites-
vous pour lire de manière aussi
fluide ces suites de lettres ?**

Je suppose que vous avez écouté un extrait du duo que je formais avec Patrice Grente sous le nom de *BéGR*. Eh bien, parce que je lis les mots à la lettre justement, j'en viens à dire les lettres elles-mêmes.

Cette fluidité que vous dites procède d'un ralentissement dans la lecture. À l'inverse, l'écriture progressait le plus rapidement possible, au risque de l'accident, qui ne manquait pas de se répéter. Ainsi, des lettres apparaissaient, s'écrivaient, quand même je ne les avais pas voulues. Je regardais les accidents comme des failles, dans la direction desquelles la phrase était appelée à s'avancer. Ces accidents étaient mécaniquement produits, des erreurs de frappe avaient lieu sur le clavier, et sur l'écran de l'ordinateur, je les regardais par jeu comme les manifestations d'une intention non sue. En tous cas, c'est bien la matière sonore des lettres, implosive, qui a justifié le travail avec Patrice Grente commencé en 2009, puis avec Deborah Lennie qui nous a rejoint en 2014, pour former *GRAMMATA*.

Le sens de vos textes écrits s'éclaircit à l'oral. Travaillez-vous pour être lu ou entendu ?

Les deux. Mais, je suppose que vous parlez ici encore des accidents de langue, qui s'entendraient mieux qu'ils ne se liraient. Il y a un déplacement de la fonction de la lettre, devenue sonore, qui m'intéresse en effet. Elle n'est plus au service seul de la formation du mot et prend une valeur, à l'oreille bien sûr, mais pour l'œil également qui la voit sur la page, qui est une valeur née de sa gratuité. Sonore, elle ne signifie rien mais s'entend. Sur la page, elle se voit mais n'est pas théâtrale. Aussi, on peut remarquer que lire à voix basse, lorsque les mots sont à



leur place, c'est déjà entendre certaines lettres et demeurer sourd à d'autres. Le bouleversement de ce partage, entre lettres tuées et lettres dites, est pour moi joyeux. Il peut alors gagner toute lecture. Il y a enfin le maintien que j'observe, ce n'est pas le point le plus important mais tout de même, d'une distinction entre poésie écrite et poésie sonore que je trouve ennuyeux.

Articuler s'ouvre sur la phrase « Un peuple libre où l'éloquence devient un des premiers talents du citoyen ». Et plus loin, vous écrivez que le langage est un instrument du pouvoir.

Est-ce que vous pensez que votre livre peut avoir une portée politique, un engagement social ?

La joie aussi est politique. C'est la phrase d'un Sade révolutionnaire. Avec *Articuler*, j'ai voulu un livre où accuser, aussi profondément que je le pouvais, la servitude dans laquelle je me tiens lorsque je parle, afin de la retourner. Ce retournement n'est justement pas une prise de pouvoir. Ce n'est d'abord pas une prise de pouvoir sur la langue, dont c'est l'ambition des petits maîtres en poésie que d'y parvenir et d'en faire commerce. Mais surtout, cette prise de pouvoir se double toujours, en poésie bien sûr, mais également dans tous les rapports sociaux, d'un pouvoir exercé sur autrui. Insupportable, faut-il le dire. Bien sûr, il appartient à chacune et à chacun de décider, ou pas, un examen, à l'instant même de parler, des rapports de domination qu'il ou elle reconduit. Il reste que nombreuses attaques peuvent être joyeusement menées contre la

langue. Dans les groupes politiques informels qui nous intéressent, le langage n'est pas le sujet premier. Peut-être parce qu'il n'est pas envisagé comme lieu d'une action politique. Au sens d'une action politique d'une suffisante envergure. Car en effet bien des scandales de ce monde s'incarnent avec une monstruosité plus évidemment perceptible.



**Luc
Bénazet**

Propos recueillis par:

**Camille ARTAUD
Servane LUCAS**

de la classe de 1^{ère} L du lycée Charles Péguy (Gorges)

Avec le concours de Sophie G. Lucas, poète
Marion Hivert, enseignante de français

Chantal Palier & Stéphanie Chemin, enseignantes documentalistes.



Maison de la Poésie de Nantes

2, rue des Carmes / 44000 Nantes / Tél: 02 40 69 22 32

info@maisondelapoesie-nantes.com / www.maisondelapoesie-nantes.com

MIDIMINUITPOÉSIE #16 est soutenu par la Ville de Nantes, la Région des Pays de la Loire, le Département de Loire-Atlantique, la DRAC des Pays de la Loire, la SOFIA, le Centre national du Livre et la Fondation SNCF.